



Café
Littéraire

Médiathèque Valais St-Maurice

Depuis le 13.09.2021, l'accès aux médiathèques est soumis à la présentation du certificat covid et d'une pièce d'identité pour les personnes de plus de 16 ans.

Ouverture de la saison des Cafés littéraires

Vendredi 8 octobre

17h30-18h30

19h00-20h00

Deux maisons d'édition, deux écrivains, deux tables rondes

Harry Koumrouyan et Michel Moret (Aire)

Matthias Zschokke et Caroline Coutau (Zoé)

« Comme l'écriture et la lecture, l'édition est une nécessité intérieure... Un texte parle si fort que l'on ne peut l'ignorer, on se sent un intermédiaire indispensable, un porte-parole inconscient de celui qui a passé des nuits blanches à décrire ses émotions...Ce qui importe de savoir c'est si l'auteur est allé au bout de lui-même. »
(Michel Moret, Le vieil homme et le livre)

« 17.7.07 : J'ai de plus en plus l'impression que les auteurs contemporains se sentent obligés d'écrire d'une manière lourde de sens. Et quand ils n'ont pas de pensée importante, dans leur panique, ils expriment celle qu'ils n'ont pas de manière d'autant plus alambiquée. On a toujours peur de ne pas satisfaire aux exigences des autres, et surtout aux siennes. C'est pourquoi on écrit toujours sous haute pression, en érection permanente... » (Matthias Zschokke, Courriers de Berlin)

Pour célébrer 15 années de riches rencontres, la Médiathèque Valais St-Maurice donne la parole à deux éditeurs et deux auteurs.

Les Editions Zoé avec Caroline Coutau et Matthias Zschokke
Les Editions de l'Aire avec Michel Moret et Harry Koumrouyan

Matthias Zschokke est né à Berne en 1954. En 1980, il va s'installer à Berlin où il vit dorénavant. Tous les jours il se rend à son atelier, une usine désaffectée dans le quartier nord de Berlin, où il dispose de tout un étage. Il se lance alors à corps perdu dans l'écriture, publie en 1982, son premier roman, *Max*, qui reçoit le *prix Robert Walser*. Romans et pièces de théâtre suivent, ainsi que plusieurs films.

Dans ses romans, dans ses pièces de théâtre, ses récits de voyage ou sa correspondance, ses personnages flottent, tanguent, clowns tristes qui affrontent avec rigueur le train-train quotidien tout comme les ballottements du monde. En voyage, Matthias Zschokke se met en scène en regardeur étonné, questionnant sans cesse les habitudes ...C'est quoi, vivre?

Harry Koumrouyan, Genevois d'origine arménienne, Harry Koumrouyan a longuement travaillé dans l'administration scolaire de son canton. Il anime des ateliers d'écriture et fait partie de plusieurs associations littéraires. Il a publié trois romans aux Editions de l'Aire : *Un si dangereux silence*, *L'Impératrice des Indes* et *Courir dans les vagues*. Il a également écrit un texte pour les enfants : *L'enlèvement d'Elisa*, paru aux Editions Auzou.

De Matthias Zschokke

Maurice à la poule (2006)

est le long rêve éveillé d'un personnage qui regarde la vie s'ébattre tout autour de lui sans jamais y prendre part totalement. Désœuvré, il tente de faire face au vide. Maurice passe son temps à attendre des clients qui ne viennent pas dans ce Berlin des quartiers nord où il a ouvert une échoppe d'écrivain public. Mille et une pensées surgissent dans son esprit, il élabore toute une construction de réflexions sur tout et rien, feuillette le dictionnaire...et se rappelle :

« Cette petite vieille qui joue sa mère, qui toute sa vie a été maladroite, désagréable, négligée, qui bougeait de façon disgracieuse...

Oui, c'est difficile à expliquer, mais cette petite vieille aime son fils. Il pourrait être le pire des criminels, un escroc, un maquereau, elle l'aime, parce qu'elle l'a mis au monde. Il peut être dur avec elle ou être bon, elle l'aime sans peser le pour et le contre. Il pourrait la voler sous ses yeux, elle effacerait ce vol de sa mémoire et continuerait à l'aimer ; lui aussi, elle le vexé sans le vouloir, bien entendu, elle est rude avec lui et ingrate, mais elle l'aime d'un amour absolu, avec une fidélité quasi canine. Elle est assise là, de travers, avec sa bouche creuse aux lèvres fripées, ses grandes lunettes, les mauvaises, beaucoup trop lourdes, sales, sur le bout cartilagineux de son nez amaigri, ses cheveux fins et négligés tout hérissés, son cou ridé, et elle le regarde avec une confiance absolue, de sorte qu'il ne peut tout simplement pas être mauvais avec elle. Elle est tellement naïve qu'elle ne remarquerait même pas sa grossièreté, donc, il est bon.

Comme elle est usée ! »

Il écrit à son ami et associé Hamid à Genève. Il fréquente souvent le Café Solitaire, la Papeterie de Carole, passe devant le Bar à Films de Jacqueline... Et puis un jour, il entend le son d'un violoncelle...

« Je suis donc assis à ma table, j'entends le violoncelle ou ne l'entends pas, j'effleure brièvement en pensées les explications possibles que je connais de l'endroit où il se trouve, je sais qu'aucune d'elles n'est la bonne, puis j'oublie à nouveau toute cette histoire. Par habitude. Je devrais me ressaisir et faire enfin un effort résolu pour trouver le musicien, je sais... »

Mais : *« La visite chez le violoncelliste, la violoncelliste n'a pas eu lieu. La soif d'aventure incite aux mensonges les plus infâmes. A ce qu'on dit, Antiope, un personnage de la mythologie grecque, s'ennuyait tellement dans son quotidien luxueux, préservé et prévisible, qu'elle se déclara prête à prendre sur elle tout le malheur du monde si seulement on la délivrait de cette sécurité étouffante, du bonheur de l'harmonie et du train-train quotidien de l'aisance. Il en va de même pour Maurice. Il aurait bien aimé enfin vivre une fois quelque chose. La vérité, pourtant, c'est qu'il n'a toujours pas ne serait-ce que localisé le violoncelle. »*

Circulations (2008)

Plus que le voyage, c'est le génie des lieux qui intéresse Matthias Zschokke. De toutes les destinations -Amman, Budapest, Genève, Baden-Baden, Saint-Luc, Neuchâtel-, New York est sans conteste la ville de ce périple qui l'accapare le plus.

***A New York**, ce n'est pas pareil. La ville a quelque chose d'impudique qui fait du bien. Sans se gêner, elle répond à tous les clichés d'elle qu'on a en tête et, en même temps, elle les laisse aller trop loin et tourner dans le vide avec tous les préjugés que l'on nourrit à son égard, à l'égard des Américains et de tout ce qui est américain. »*

« Derrière chaque angle de maison, aussi mieux soit-il, le bonheur ou la misère peuvent surgir sans prévenir. Tout déborde de partout. On peut traîner dans les rues les plus désertes qui sortent de la ville, on reste toujours pris dans ses entrailles. A chaque coin de rue, un début. Chine, Italie, Inde, Ukraine, Pologne, Angleterre, Monaco, Wolfsburg -comme si l'on avait assemblé des extraits de livres d'aventures. Un concentré époustouflant et distrayant de vie quotidienne, un gigantesque amoncellement de gravats, d'ordures, de bric-à-brac, de cristal et d'acier, où pousse en permanence de la vie nouvelle. Etre (avoir été) ici est un pur bonheur, même si, en quelques semaines, on vieillit de plusieurs années. On vit comme si, quand on s'assied à table, on s'attablait pour le repas du condamné, raison pour laquelle on attend de celui-ci qu'il ressemble au repas de nos rêves. »

*« **Berlin...** Durant le vol de retour, je me suis demandé ce qui m'avait tellement plus à New York : c'était la notion floue de liberté que l'Amérique revendique pour elle. »*

Courriers de berlin (2014)

1500 mails envoyés d'octobre 2002 à juillet 2009 à son meilleur ami, Niels Höpfner, publiciste et auteur, et qui habite à Cologne où il a créé un site internet consacré à Matthias Zschokke.

AU LECTEUR : « Peu après la parution de Max (en 1982), son premier roman, j'ai souhaité faire la connaissance de Matthias Zschokke, un vœu qui s'est révélé être un destin. Il s'en est suivi l'amitié d'une vie. Nous aimions et nous aimons toujours, à l'excès, communiquer : je dispose d'environ 3000 lettres et fax envoyés de 1982 à 2002, et depuis 2002, de milliers de mails.

J'ai donc réussi à le convaincre de partager ces mails qui m'enchantent depuis des années et de les publier. »

« Que peut-on y lire ? Des corps à corps avec la littérature, le théâtre, la musique, l'art ; des préoccupations terrestres ; des soucis d'argent et de logement ; un combat avec l'ordinateur ; des invectives envers des collègues ; des notes de voyage et même des remarques politiques. Jamais ces mails n'ont été écrits pour être publiés. Ce qui explique leur spontanéité, leur fraîcheur. Contrairement au blog qui s'adresse délibérément au public d'Internet. » (Niels Höpfner)

Trois saisons à Venise, (2016)

De juin 2012 à janvier 2013, Matthias Zschokke passe six mois à Venise, invité par une discrète fondation suisse qui met à sa disposition un appartement au cœur de la ville. De sa résidence, il écrit quotidiennement à son frère, à sa tante de Palerme, à son éditeur, à sa traductrice, à une chanteuse d'opéra, à une directrice de musée, à son fidèle ami de Cologne. Ces mails s'enchaînent comme un roman qui donne à voir Venise, au jour le jour...

19.06. « A une directrice de galerie d'art... peut-être que tu vas trouver quelque chose qui rende ta venue ici nécessaire, maintenant, en plein été -ou à la fin-, la ville enchante par tous les temps et en toutes saisons. C'est comme si j'avais atterri dans un calendrier de l'Avent et que j'avais le droit d'ouvrir une nouvelle petite fenêtre tous les jours -tout ce que je vois et que je vis est toujours bariolé et éclatant, ça sent bon, ça rayonne, ça scintille comme dans les contes de fées, d'un macabre médiéval, surjoué, byzantin (j'ai appris qu'on appelle byzantin ce qui me laisse sans voix, alors que je ne sais même pas où a un nez, une bouche et deux yeux, car pas grand-chose d'autre ne m'est venu à l'esprit que Byzance). »

Mais la beauté de Venise l'empêche de travailler, la déambulation continue devient une drogue... Pas une ligne ne s'écrit.

« 14.07. « Je n'ai toujours pas lu une ligne de littérature, et presque plus grave-encore moins écrit. I. et moi continuons à tituber par les ruelles pendant que la panique s'est nichée dans le dressing et en sort parfois la nuit en rampant pour s'asseoir à côté de moi dans le lit et me regarder au fond des yeux grands ouverts (dans l'obscurité, je ne la vois pas, la panique, je ne fais que la sentir) : que vais-je bien pouvoir devenir ?! »

Ainsi rêvant à la manière de Flaubert d'être capable d'écrire le rien, Matthias Zschokke livre quelques réflexions définitives sur l'écriture :

« A son frère A, « Un auteur doit décrire la réalité à partir de son point de vue, il doit se focaliser sur un élément, lui donner de l'épaisseur, qu'elle devienne intéressante

pour le lecteur. Qu'il me faille prendre à gauche ou à droite en sortant de l'aéroport Marco-Polo et que le chemin passe par un tuyau en plexiglas, la vie m'offre cette information. Elle est la même pour tout le monde. La littérature ne doit pas saisir des instantanés, elle doit adopter une position, choisir une façade, une lumière, un réglage. »

En ... Fin 13.12. *« A partir du 2 janvier, nous serons de nouveau à Berlin. Jusqu'au dernier moment, il n'y a pas eu un jour où je n'étais pas plus heureux d'être ici que là-bas. Je ne peux pas me souvenir d'avoir jamais pris un tel plaisir à la vie quotidienne que dans les derniers mois. Mais travailler, je n'y suis jamais arrivé. A Venise, il est clair qu'il faut correspondre à la devise de Madame de Meuron : « Etes-vous quelqu'un ou travaillez-vous ? »*

Quand les nuages poursuivent les corneilles (2018)

« C'est une tâche délicate de se supporter soi-même toute une vie. On n'a pas le droit de s'attendrir. On n'a pas le droit de se laisser troubler par n'importe quelle broutille. On n'a pas le droit de se laisser désarçonner et bouleverser par n'importe quoi. Tout ne doit pas vous être un rigoureux vent du nord ; on n'est pas un roseau. On doit avoir un équilibre intérieur, à chaque instant, en apprécier autant de soi qu'on en méprise. Si un jour on perd cet équilibre -que par exemple on commence à trop se mépriser- on perd le contrôle de soi et on se précipite dans l'abîme de la haine de soi, ou -dans le cas contraire, si on se considère comme trop réussi- on s'élève et se consume dans le délire du culte de soi. Rares sont ceux qui maîtrisent l'art délicat de rester en suspens et de se supporter chaque jour à nouveau. Celui qui commence à se mépriser va au-devant de temps difficiles. »

Roman est écrivain, mais malheureusement sans projet. Il incarne la vie non spectaculaire, cet art d'évoluer dans l'existence sans se faire remarquer, en restant au plus près des menus événements du quotidien : boire des cafés, regarder vivre les gens et les canards, manger du fromage. Et surtout, contempler **des lambeaux de nuage qui poursuivent des corneilles**.

Pourtant les grandes questions du destin ne lui sont pas épargnées. Comment satisfaire aux exigences de ses proches - sa mère, son meilleur ami- qui lui demandent de mettre fin à leurs jours? Comment pallier les soucis financiers ? Et comment intéresser les milieux artistiques à ses projets de théâtre ou de cinéma ?

De Harry Koumrouyan

Un si dangereux silence (2016)

24 avril 1915, à Constantinople, 600 notables arméniens sont assassinés sur ordre du gouvernement. C'est le début d'un génocide et d'une diaspora, pour les survivants. La fratrie Simonian - Kevork, Aram et Becca – émigre à Genève. L'aîné, Aram, parvient à s'imposer sur le marché de la joaillerie genevoise. Il rencontre Victoria. Deux enfants naissent, Anoush et Arthur qui vont fuir, chacun à sa façon, leur histoire arménienne : Arthur s'installe à New York, Anoush se fait appeler Anne. Elle "trahit" sa famille en prenant un "fiancé ottoman", qui, lui aussi, souffrira, jusqu'à en mourir, du silence de ses origines. Devenu médecin, Anne épouse finalement

Eric Landolt, un avocat genevois. Tout cela est soigneusement noté dans le cahier bleu de Joseph, le fils d'Anne et d'Eric. Par bribes, les secrets du passé se dévoilent.

« L'histoire de sa famille : la fuite d'Aram, de Kevork et de Becca, chassés de l'empire ottoman par la Sublime Porte. Il s'étend sur le destin, si particulier, qu'ils ont connu à Genève et au Brésil ; il dit le vide ressenti après leur mort. Il évoque ses parents, l'indissolubilité de leur lien malgré leur mésentente, cette chimie mystérieuse qui, en même temps, les réunit et les sépare. Il mentionne Mehmet, son projet de meurtre et sa fin tragique dans un hôtel de New York ; il décrit son oncle Arthur aux yeux bleus, le joli cœur qui rêvait de devenir comédien, qui n'a pas eu d'enfants. Joseph parle comme il n'a jamais parlé... Quand tard dans la nuit, il cesse son récit, Greta, émue, lui demande :

-Et toi, dans tout ça ?...

-Je me cachais souvent derrière les rideaux du salon, mais Lolo me trouvait toujours. Elle me préparait le meilleur riz au lait du monde... Je m'en souviens encore... »

Joseph comprend : *« Je n'ai pas besoin de choisir entre les différents lieux, entre le passé et le présent. Ne pas les séparer, mais, au contraire, les réunir. Ajouter, jamais ne soustraire. Eviter le confinement. Confinement, quel mot affreux, cousin d'isolement, de fermeture. On nous a virés de nos terres. Sans pitié et sans espoir de retour. Tant pis, car aujourd'hui, le monde nous appartient. »*

« Arménie, mon héritage, c'est la mélodie de ton nom, douce et insistante, qui coule dans mon sang, merveille et malheur mêlés.

Arménie, mon héritage, c'est un trésor incandescent dont la flamme me brûle et m'apaise à la fois, m'irradie, puis disparaît.

Arménie, mon héritage, c'est le champ des batailles dont je vaincrai la fureur, et c'est le bateau de l'exil que je conduirai dans les eaux calme du port.

Arménie, mon héritage, c'est le récit de ma famille qui m'a été livré comme on livre un talisman, et du talisman je ferai un livre. »

L'impératrice des indes (2018)

Ils sont âgés de vingt ans quand ils se rencontrent à bord de « l'Impératrice des Indes », un vaisseau traversant l'Atlantique pour la première fois. Il y a **Gaspard** qui a perdu sa mère à sept ans. Son père tente tant bien que mal de l'élever. *« Il y a Raffy, le New Yorkais. Son père est Arménien et sa mère une héritière de Boston. Il paraît qu'ils vont nous inviter prochainement. Je suis curieux de les rencontrer, car je les imagine, l'un comme l'autre, très différents de leur fils. Et il y a Ali. De lui je ne sais pas grand-chose. Il vient d'Afghanistan, il n'en parle pas. Je n'ose pas lui poser de questions, mais je me demande comment il a abouti à Southampton, comment il s'est débrouillé pour trouver des papiers, un boulot... La galère, à coup sûr. Avec Raffy et Ali, on partage un appartement. C'est rudimentaire : peu de meubles et confort zéro (enfin presque). »*

Ensemble, ils abordent une nouvelle étape de leur vie : *« Ils avait, en fait, une raison commune à se trouver à bord de l'Impératrice. Toutefois, ils ne la partagèrent pas, car ils étaient à l'âge où l'on se méfie de l'intimité et des émotions. Et des émotions, ils en auraient eu s'ils avaient découvert, non sans surprise peut-être, que chacun d'eux, si différentes qu'aient été sa provenance et son histoire, avait tourné le dos à*

son père et avait fait de « l'Impératrice des Indes » le vaisseau de son émancipation. »

Et, puis, un soir sur « l'Impératrice des Indes », un concert est organisé. « Soliste : Joseph Landolt, un violoncelliste dont la carrière fut lancée quelques années plus tôt, alors qu'il avait à peine terminé ses études. » (Un si dangereux silence)

Et c'est toute l'Arménie qui refait surface...

Courir dans les vagues (2021)

Pauline est traductrice. Elle habite avec son fils Simon, un appartement modeste et exigü, au troisième étage d'un immeuble, rue Leschot, à Genève.

« En résumé, c'était une belle vie, même si les parents de Pauline la désapprouvaient, car ils auraient souhaité que leur fille fût mieux installée, dans un beau mariage, dans un beau quartier, sans les feulements d'un chat réclamant sa pitance, sans les accords approximatifs de Luis Sanchez, le voisin du 4^{ème} qui avait reçu une guitare électrique à Noël, sans les odeurs âcres des poubelles de l'immeuble, dont les couvercles fermaient mal. »

Simon ne connaît pas son père et décide de le retrouver. : *« De Matt Eastland il restait un portrait décousu : d'abord, les images d'un enfant choyé, auquel ses parents avaient, si l'on croyait le récit de l'avocate, tout passé ; puis, de l'adolescence à l'âge adulte, le chemin du succès qui allait propulser Matt vers la vie professionnelle avant qu'il ne disparaisse sans laisser de trace, ou presque. Restait l'épisode genevois, celui qui, à l'évidence, intéressait le plus Simon : le mandat aux Nations Unies et la rencontre avec Pauline... »*

Sans beaucoup d'indices, -il ne dispose que d'une photo- Simon entreprend donc une quête qui le conduit jusqu'en Amérique et sur son chemin, qui scandent la quête, rencontres et personnages.

En Fin, Simon comprendra que *« la réalité, on est bien obligé de l'accepter. Ensuite, on s'arrange le mieux possible avec elle et si elle nous brutalise vraiment, on essaie de la calmer comme on peut. »*

L'enlèvement d'Elisa (2021)

(Collection Frissons suisses, Editions Auzou)

Elisa, une jeune Brésilienne récemment arrivée en Suisse avec ses parents, adresse un soir à Loïc, un de ses camarades de classe, un curieux message. Serait-ce un appel au secours ? C'est le début d'une enquête menée sur les hauteurs de Pinchat et dans la ville de Genève, par Loïc, 11 ans, un garçon sportif et courageux, son meilleur ami, Vahé, timide et craintif et sa grande sœur, Clémence, 20 ans, étudiante à l'université.

« Elisa Da Costa, 11 ans, était arrivé du Brésil quelques semaines auparavant. Elle habitait une belle demeure située sur le plateau de Pinchat, à Genève. Elle parlait peu le français. Récemment, elle avait appelé au secours en lançant un billet par la fenêtre de sa maison. Ses parents semblaient des gens fortunés. D'après des

voisins qui avaient assisté à leur installation, la famille Da Costa possédait de beaux meubles, des tableaux de valeur et des tapis magnifiques.

-Que font les parents d'Elisa ? demanda Clémence.

-Madame Da Costa dirige un atelier de haute couture, elle dessine des vêtements et organise des défilés de mode. C'est une célébrité.

-Et son père ?

-Il est diplomate. Il travaille au Palais des Nations.

-Aux Nations Unies ? Tu es bien certain ?

-Oui, affirma Loïc. Elisa nous a expliqué que des paons superbes se promènent dans le parc du Palais. Comme elle ne connaissait pas le mot « paon » en français, elle s'est exprimée par un dessin. Tiens, le voilà ! »

« Sophie, qui était très bavarde, et profitant de l'absence de clients dans la boutique, lui raconta l'étonnant parcours de la mère d'Elisa. Enfant, Lydia habitait les quartiers pauvres de Rio de Janeiro. Sa famille avait si peu d'argent qu'il fallait économiser chaque sou, y compris sur la nourriture. Lydia était encore à l'école quand elle commença à dessiner des modèles. Un jour, par hasard, un couturier connu tomba sur l'un de ses dessins. Il voulut la rencontrer et, quand il vit ses autres projets, il lui proposa un emploi. Rapidement, il augmenta son salaire. Pour Lydia et sa famille, le vent avait enfin tourné après tant d'années difficiles. Par la suite, lors d'une soirée chez des amis, Lydia rencontra un diplomate, Enrico Da Costa. Ils tombèrent amoureux et se marièrent l'année suivante. »